

# Effractions : le podcast #16. Brigitte Rollet au sujet de *Trois femmes disparaissent*, d'Hélène Frappat

« Donc, en fait, le cinéma n'invente rien. Simplement, il rend visible et il sexualise d'une façon beaucoup plus marquée que ne le faisait, par exemple, l'opéra ou le théâtre, les femmes en particulier ».

*Effractions* : le podcast vous fait découvrir cinq romans du festival *Effractions*, qui explorent les liens entre littérature et réel. La quatrième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 8 au 12 mars 2023.

Dans cet épisode, Blandine, bibliothécaire à la Bpi, reçoit Brigitte Rollet, chercheuse en études cinématographiques, pour évoquer les thématiques abordées dans *Trois femmes disparaissent* de Hélène Frappat.

## **Blandine :**

*Dans son dernier texte, paru aux éditions Actes Sud, Trois femmes disparaissent, la romancière et écrivaine Hélène Frappat enquête sur le destin de trois femmes, trois actrices devenues célèbres de mère en fille : Tippi Hedren, Melanie Griffith et Dakota Johnson. Effaçant les frontières du roman biographique, jouant avec les codes de la non-fiction narrative, elle analyse et décortique les prédatons dont cette lignée de femmes a été victime, et les liens symboliques, parfois déroutants, qui tissent leur carrière et leurs destins d'actrices. En revenant sur les longs métrages dans lesquels elles ont joué, des Oiseaux d'Hitchcock, jusqu'à Cinquante nuances de Grey, en passant par la symbolique morbide des snuff movies, l'autrice, devenue enquêtrice, met en lumière la façon dont les hommes ont orchestré la disparition de ces trois femmes devant les caméras et en dehors des plateaux de tournage. Une véritable opération de soumission qui témoigne de la cruauté du milieu du septième art et soulève, après que la vague #MeToo en a révélé l'ampleur, la question de l'impunité dans l'industrie du cinéma. Dans une langue tour à tour incantatoire, ludique et précise, Hélène Frappat élucide le mystère de ses actrices activement disparues et donne à voir ce qui était sous nos yeux depuis le début.*

*L'enquête littéraire et cinématographique d'Hélène Frappat met en lumière la violence de la domination masculine, réelle et symbolique, en analysant le destin de trois stars de cinéma, la façon dont il s'est rejoué et déployé de mère en fille. Peut-on dire que cette violence est significative des dérives du système hollywoodien depuis son âge d'or jusqu'à aujourd'hui ? Que révèle-t-elle des rapports de genre dans cette industrie réputée pour être l'une des plus misogynes des États-Unis ?*

**Brigitte Rollet :** Par rapport à Hollywood, on fait comme si le cinéma devrait, pourrait échapper à ce qui touche toutes les autres catégories professionnelles, puisque le cinéma

est une industrie aussi. Et donc, Hollywood n'échappe pas à ça. Je ne sais pas comment on mesure ce qu'est l'industrie la plus misogyne et par ailleurs, d'un point de vue historique, ça n'a pas toujours été le cas. Parce que dès le départ, c'est-à-dire avant que ça ne devienne réellement une industrie, les femmes ont joué des rôles beaucoup plus importants et avec un pouvoir qu'elles n'ont jamais retrouvé. Donc, Hollywood n'a pas toujours été synonyme de domination et il y a eu des ouvertures qui font qu'aujourd'hui on peut s'interroger sur ce qu'on refuse actuellement à des femmes, des positions de pouvoir, des budgets, etc., était en contradiction avec ce qui s'est passé il y a un siècle. Donc c'est bien de le garder à l'esprit. Par ailleurs, je pense que ce qui est raconté dans le livre à propos de cette génération d'actrices se retrouverait indépendamment des liens familiaux. C'est-à-dire qu'on a affaire à un système qui repose sur un énorme pouvoir du côté des décideurs, et le masculin est de rigueur, et une immense soumission ou absence de pouvoir du côté de celles qui veulent y faire carrière, et le féminin, là aussi, est de rigueur. J'ai vu récemment le film *Devenir Marilyn*, dans lequel on entend enfin la voix de Marilyn sur ce qu'a été sa carrière dans cette autobiographie qui a été publiée à titre posthume, dix ans après sa mort d'ailleurs pour les États-Unis. Et en fait, ce qu'elle dit, c'est que si elle ne veut pas faire ce qu'on lui demande, y compris des choses que Tippi Hedren a subies, que Melanie Griffith a subies, que sa fille a subies, il y en a trente qui attendent. Peut-être que maintenant il y a une inflation et qu'elles sont une centaine. Donc en fait, on a un système qui est construit sur un décalage absolument énorme entre le pouvoir illimité au niveau des producteurs, au niveau des réalisateurs et même sans doute à d'autres échelons, et les actrices qui font rêver, celles qui font quand même rentrer de l'argent dans les caisses des producteurs d'Hollywood.

*Dans le livre, Hélène Frappat évoque surtout le cas d'Alfred Hitchcock et donc ce cas édifiant de la façon dont il a brisé la carrière de Tippi Hedren. Alors, selon vous, justement, vous parlez de système, est-ce que ces faits sont représentatifs d'une culture masculine du cinéma dans laquelle le génie artistique est érigé en mythologie et justifie finalement de voir des cinéastes qui maltraitent leurs actrices ?*

**Brigitte Rollet :** Alors, là pareil, Hitchcock, c'est un peu l'arbre qui cache la forêt et la forêt, elle est quand même assez dense. C'est-à-dire que, en se focalisant comme ça sur un cinéaste qui est quand même en France une vache sacrée – c'est d'ailleurs très ironique qu'une autre vache sacrée l'ait interrogé dans les entretiens puisque Truffaut, on l'a vu lors de l'exposition à la Cinémathèque, avait quand même lui aussi une réputation pour harceler ses actrices. Donc, on est dans un système qui fait qu'au nom de la création, au nom de, surtout en France depuis le 19<sup>e</sup> siècle, cette manière d'ériger l'artiste au-dessus des règles et des normes qui régissent la vie de tout le reste du monde, on peut se comporter d'une manière qui n'est pas accessible à tout le reste de la population. Et donc ce mythe de l'artiste, dans le cas d'Hitchcock – et d'ailleurs on a bien vu que la sortie de l'autobiographie de Tippi Hedren, ou les réactions quand elle a commencé à en parler dans un entretien au *New York Times* en 2005, c'était tout de suite : on serre les rangs, un peu comme on l'a fait en France pour Polanski, un peu comme on l'a fait pour DSK. C'est-à-dire qu'il y a une espèce d'esprit de corps qui vise à minimiser la chose et il n'y a pas que les génies qui sont atteints de ça. On voit dans différentes histoires qui sortent, ou ne sortent pas puisque dès lors qu'une femme veut faire carrière, il vaut mieux qu'elle garde sous le boisseau ce genre d'information. Et ce qu'on sait de Marilyn, c'est parce qu'elle est décédée. Est-ce qu'elle aurait pu publier cette autobiographie ou ses mémoires de son vivant ? C'est beaucoup

moins sûr. Donc, les personnes qui font carrière, si elles écrivent leurs mémoires, c'est très tard. Et elles ne remettent pas en question le génie. Surtout quand le génie a derrière lui des millions de fans et des milliers de livres qui tressent leurs louanges. Là encore, on est dans un déséquilibre énorme. Mais Hitchcock n'est pas tout seul. Simplement, on commence maintenant à se poser des questions sur Hitchcock, sur l'importance qu'avait sa femme dans sa création. C'est les femmes invisibles qui réapparaissent comme ça progressivement dans l'historiographie des arts. Et tant mieux. Le roi n'est pas encore nu, mais il commence quand même à être un petit peu dévêtu.

*Hélène Frappat tisse le lien de cette domination masculine jusqu'à la petite fille de Tippi Hedren, Dakota Johnson, devenue la superstar la plus discrète de sa génération en jouant le rôle d'une jeune soumise dans un succès planétaire, Cinquante nuances de Grey. Alors, est-ce que, selon vous, le cinéma a un rôle à jouer dans la reconfiguration des rapports de pouvoir entre hommes et femmes ? Et comment, finalement, peut-il contribuer à changer le regard sur ces relations souvent montrées de façon stéréotypée et au prisme du regard masculin ?*

**Brigitte Rollet :** Alors là encore, si on fait un petit retour en arrière, on se rend compte que dès le début, dès le départ, dès les tout premiers temps du cinéma, avec cette exception, cette espèce de parenthèse enchantée des débuts où des femmes ont essayé quand même de suggérer d'autres images, on est très tôt dans un recyclage d'images déjà existantes. C'est-à-dire que si le cinéma est une invention extraordinaire, en termes de stéréotypes et de construction des identités de sexe et de genre, on est dans un recyclage qui vient de l'opéra, qui vient de la littérature, qui vient du théâtre. Donc, en fait, le cinéma n'invente rien. Simplement, il rend visible et il sexualise d'une façon beaucoup plus marquée que ne le faisait, par exemple, l'opéra ou le théâtre, les femmes en particulier, et d'une certaine manière, les hommes, si vous pensez à Rudolph Valentino, qui était vraiment construit comme un objet de désir qui avait eu peu d'équivalents dans le passé. Donc en fait, le cinéma, par sa capacité à toucher des masses beaucoup plus vastes, beaucoup plus larges sur tous les continents que les autres arts qu'on pourrait dire d'élites — appartenant à la culture d'élite comme l'opéra ou le théâtre — va construire, pérenniser des stéréotypes. Mais en même temps, ces images de l'ingénue ou de la femme de mauvaise vie existaient déjà. Ils irriguaient déjà d'autres arts. Simplement, là, on va donner à voir de façon planétaire des images qui, évidemment, ont un impact. C'est peut-être moins le cas pour les générations des années vingt, trente, et encore, le cinéma a été un loisir très couru, très commun. Mais il est difficile aujourd'hui de penser la construction même des identités individuelles et personnelles sans faire référence aux images. C'est-à-dire que les images formatent, y compris un imaginaire, que ce soit dans les rapports amoureux, que ce soit dans sa position dans le monde, etc. Donc essayer de renverser un petit peu la tendance, c'est-à-dire de montrer que les femmes, ce n'est pas que ça, ça me semble une évidence et c'est quelque chose qu'on avait très tôt, là encore. Si vous regardez à travers l'histoire du cinéma, vous vous rendez compte qu'il y a eu des femmes, souvent, mais pas que, qui ont essayé de proposer d'autres représentations du féminin, de peser un petit peu sur ce poids absolument énorme des représentations les plus traditionnelles et les plus stéréotypées. Donc, on a une espèce de continuum, mais qui est très, très mince, avant, bien avant #MeToo qui n'a pas tout inventé ou tout apporté. On a cette tentative de faire autre chose, de proposer d'autres personnages, de les montrer autrement. C'est un peu ce qu'a fait Varda, ce qu'a fait Jacqueline Audry, ce qu'ont fait, en France en tout cas, des cinéastes

dont on ne se souvient pas nécessairement, qui pouvaient avoir du succès malgré tout et qui voulaient un petit peu renverser les choses. Alors aujourd'hui, la différence par rapport à l'époque de Varda ou Audry, dans les années quarante, cinquante, soixante, c'est que c'est devenu un sujet de société et que depuis #MeToo en particulier et depuis la mobilisation, plus aux États-Unis qu'en France quand même, il faut le dire, de toutes les catégories professionnelles, ça a été assez extraordinaire. Ce n'est pas simplement les actrices, parce que le système affecte une foultitude d'activités sur un plateau et en dehors des plateaux. Depuis, ça devient un sujet de société. Et du coup, on voit et on peut le déplorer ou se dire « qu'importe le flacon... », on voit des producteurs qui se disent qu'il faut qu'on aille dans le sens du vent. Et le sens du vent, c'est des personnages féminins permettant une identification un peu plus forte, qui donne une possibilité d'émulation dans le public puisque c'est quelque chose qui est peu traité. Mais c'est le déséquilibre dans le public entre les femmes qui subissent quand même très souvent ce que subissent les personnages féminins et ont peu d'occasions de vraiment se projeter dans un personnage qui les fait planer comme les spectateurs masculins peuvent planer depuis le début du cinéma. Il est très rare qu'on ait des héros masculins qui ne permettent pas l'identification du public et donc, en fait, il y a un rôle. Et d'ailleurs, il y a quelques années, quand l'ONU avait dit que le cinéma, entre autres à Hollywood, était extrêmement dommageable pour le développement des filles, et qu'il y avait eu des propositions pour essayer de renverser un peu la tendance. C'est quelque chose qu'il est difficile de mesurer, mais qui néanmoins a une histoire là encore, cette tentative de varier les constructions et les représentations.

*Alors justement, c'est quand même de bon augure de voir que, même si il y avait déjà des prémices d'une autre image donnée par des réalisatrices, femmes etc., on voit aussi et dans ce livre, Hélène Frappat nous le rappelle, que le corps de la femme est souvent traité comme un objet ou invisibilisé, aussi, au fil du temps et de l'âge des actrices. Et ça, est-ce qu'on peut penser aussi que c'est quelque chose qui s'améliore aujourd'hui grâce à #MeToo ?*

**Brigitte Rollet :** Là encore, je ne suis pas sûr que #MeToo va tout régler. En tout cas, ça fait ressortir des choses. Pour ce qui est de l'âge, ce qui est frappant, c'est de voir que même si on a aujourd'hui des variations dans les types de personnages et les types de récit, on a malgré tout une constante qui est l'âge, la beauté très normative, la couleur, éventuellement la sexualité. On est quand même dans un type de féminin. Quand vous dites « la Femme », moi je ne crois pas à « la Femme », mais en l'occurrence, ça c'est essentialisé au sens où on a un type de femme qui se décline un peu à l'infini. Ce qui était déjà le cas à Hollywood quand Tippi Hedren en parle ou quand Marilyn dit « Si ce n'est pas moi, il y en a cinquante derrière ». On a cette idée d'une répétition dont on pourrait penser qu'elle change puisqu'on voit aussi des comédiennes qui, passé un certain âge, arrivent à jouer des rôles. Mais là encore, on est dans des rôles très, très typés et qui s'adressent aussi à un public senior. C'est-à-dire qu'on sait qu'aujourd'hui, les gros consommateurs de cinéma, ce sont les jeunes, les dix-huit, vingt-cinq, trente, et les seniors. Et donc on va faire jouer des comédiennes, mais à part pour un petit nombre de comédiennes qui va pouvoir continuer à faire carrière — je pense aux Meryl Streep aux États-Unis, à Deneuve en France ou d'autres — on a malgré tout ce tunnel de la femme de cinquante ans qui fait que, passé un certain âge, et ça l'histoire de Tippi Hedren, sa fille et la petite fille va un petit peu dans ce sens. Cette idée des femmes comme sorte de produit, avec une date de péremption assez rapide finalement. Et puis surtout, le fait qu'il y a, dès qu'une femme est censée perdre un

peu ça, sa fraîcheur, il y en a, là encore, des milliers derrière. Donc ça peut être une espèce de renouvellement constant de cette jeunesse, de ce mythe de jouvence éternelle que le cinéma propose, puisqu'on pense que le public a surtout envie de rêver avec la jeunesse et que la jeunesse continue à faire rêver.

## Lecture

*« Il était une fois trois femmes en fuite.*

*La première parvient à s'échapper.*

*La deuxième disparaît.*

*La troisième est la doublure des deux autres.*

*Sont-elles brunes, blondes ou rousses ?*

*Ça dépend.*

*Sont-elles liées entre elles ?*

*Grand-mère, fille, petite-fille : leur lien déroule le fil de trois générations.*

*Les fugueuses sont-elles anonymes ?*

*Un entrefilet, en page des faits divers, a-t-il signalé leur absence ?*

*Leurs visages sont célèbres dans le monde entier.*

*Leurs faits et gestes, connus et scrutés de tous.*

*Prendre la fuite, pour ces stars, relève de l'exploit.*

*Quitter la scène, pour ces femmes, est une question de vie ou de mort.*

*Trois femmes disparaissent.*

*Trois générations d'actrices.*

*Sous le regard d'une détective, leur disparition devient une métaphore. »*

*« MARDI*

*La détective vérifie les dates.*

*La première disparue n'est pas morte. En 2016, à l'âge de quatre-vingt-six ans, elle a publié ses Mémoires.*

*Par disparition, faut-il entendre que la star des Oiseaux et de Marnie a choisi de s'absenter des écrans ?*

*Elle a pourtant continué à apparaître dans une cinquantaine de films et de téléfilms...*

*La détective se plonge dans les Mémoires de Tippi Hedren.*

*L'ancienne star hollywoodienne explique qu'elle a tenté de fuir le regard dont elle était la proie.*

*Mais la fonction d'une actrice consiste à être vue, s'interroge la détective, perplexe.*

*"Il va de soi qu'il n'y a rien d'inhabituel à ce qu'un réalisateur passe beaucoup de temps à regarder ses acteurs. Mais ça, c'était un regard inexpressif, qui ne me lâchait jamais, quel que soit l'endroit où il se trouvait ou ce qu'il était en train de faire ; même s'il était en train de parler à un groupe de gens à l'autre bout du studio, ses yeux restaient fixés sur moi. [...]" »*

Cet épisode a été préparé par Blandine Fauré. Merci aux éditions Actes Sud.

Lecture par Caroline Girard  
Réalisation : Michel Bourzeix et Gilles d'Eggis  
Musique : Thomas Boulard

Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Vous pouvez écouter tous les épisodes sur [balises.bpi.fr](http://balises.bpi.fr) et sur les plateformes de podcast habituelles.